

ON



VITAL CLERC

Vital Clerc

ON

© Vital Clerc, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9741-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Alors que je mettais du beurre dans une poêle pour me faire cuire deux œufs au plat, j’entendis gratter à la porte de mon appartement ; à l’époque, la taille de mon studio meublé était si modeste, que l’accès se faisait directement par la cuisine. J’avais la certitude que ce n’était pas un livreur ; c’était encore mon harceleur qui prenait un malin plaisir à venir me narguer à toute heure du jour et de la nuit... Oui, j’en étais convaincu, c’était mon harceleur, même si jamais personne ne se trouvait sur le palier au moment où j’entrouvrais la porte : ON m’importunait depuis des mois sans que j’en possède la preuve tangible, mais j’étais persuadé qu’ON ne me lâcherait jamais...

Je perçus de nouveau un bruit contre la porte... un bruit de clé ! Aucun doute, ON tentait de l’ouvrir, je n’hallucinais pas ! Je m’avançai à pas de loup... Je serrai les poings, déterminé à faire regretter à cet individu son intrusion. Le battant pivota subitement et je me retrouvai devant une petite bonne femme vêtue d’un tablier bleu d’une propreté douteuse, chaussée de mules affaissées et affublée d’un foulard défraîchi :

— Putain, Maria, vous m’avez fait peur ! m’insurgeai-je, devant la concierge de l’immeuble qui me contemplait bouche bée.

— Vous pourriez au moins frapper avant d’entrer.

Elle se tenait devant moi, immobile, sans trop savoir comment se comporter, en me fixant de ses petits yeux noirs.

— Vous voulez quoi exactement ?

— Monsieur Tanguy, ON m’a dit de venir faire le ménage... Je vous croyais absent...

Elle me prenait clairement pour un con... le ménage, foutaise... ON l’avait envoyée pour m’espionner, pour connaître mes activités, pour tout savoir sur mon compte !

— Laissez-moi entrer, s’écria-t-elle en jetant des regards furtifs derrière mon

dos.

Je la bloquai, décidé à ne pas lui céder le passage ; elle allait de nouveau fouiller dans mes affaires pour rechercher des preuves de ma culpabilité ; mais ON ne me bernera pas de cette manière, je pouvais encore me défendre et me protéger.

— Foutez-moi le camp, Maria, dehors ! ON vous a envoyée pour rien et je n'ai besoin de personne.

Je lui claquai la porte au nez, content de pouvoir disposer d'une apparente liberté face à ces incursions incessantes.

Un instant plus tard, mon téléphone se mit à sonner ; un numéro inconnu s'afficha. Je n'avais aucune envie de répondre et pourtant je devinais qui pouvait se trouver au bout de la ligne ; Maria avait dû les informer que je refusais de la laisser pénétrer dans mon studio. Je subodormais qu'elle travaillait à leur solde : toujours à espionner mes déplacements, tentant de s'introduire chez moi sous de faux prétextes, elle participait à sa manière à leur tentative de harcèlement visant à me faire craquer ; mais ils ne me connaissaient pas bien... Et encore ce foutu téléphone qui recommençait à sonner ; cette fois, j'allais réagir, leur balancer tout ce que je pensais de leurs manigances.

— Allô ! Qui est à l'appareil ?

— Bonjour, Tanguy, inspecteur Kléber... Comment allez-vous ?

— Je vais très bien, mais arrêtez de me faire chier, je ne vous dirai rien. Ne m'envoyez plus Maria, je l'ai virée !

— Ne vous énervez pas, je ne vous ai envoyé personne... je voulais juste vous donner une information : ON vient de déposer une nouvelle plainte contre vous ; je vous invite à passer me voir au commissariat à ce sujet. Vous pouvez vous libérer demain matin ?

— Pourquoi me demandez-vous si je peux, alors que vous me surveillez jour et nuit ? Vous connaissez mon emploi du temps aussi bien que moi, lui criai-je en fulminant.

— Vous vous êtes mis tout seul dans cette situation et maintenant vous devez assumer. Votre dossier commence à être sérieusement chargé et vous devriez

collaborer ; c'est le conseil d'un homme qui vous veut du bien.

— Vous plaisantez, j'espère. Vous souhaitez surtout boucler cette affaire au plus vite et qu'ON vous dise merci. Vous imaginez vous servir de moi pour arriver à vos fins.

— Vous vous trompez complètement, ON ne fonctionne pas ainsi ; je vous attends demain à 9 heures.

Il avait raccroché sans me laisser le temps de lui signifier que je ne céderai pas. Rempli de rage, je devais calmer mes nerfs sur quelqu'un... Je me précipitai dans les escaliers. Elle allait m'entendre, Maria, j'allais lui faire passer l'envie de cafter et de m'espionner.

Arrivé au rez-de-chaussée devant la porte de la loge, je me mis à tambouriner, comme une furie, sur le panneau de bois.

— Arrêtez, monsieur Tanguy, vous allez déranger tout l'immeuble, protesta-t-elle en ouvrant.

Elle posa soudain les doigts devant sa bouche en me regardant d'un air terrorisé. J'étais sur le point de l'engueuler, de déchaîner sur elle toute ma frustration et ma colère, lorsque je sentis une main sur mon épaule. Je me retournai alors subitement : c'était Vincent, l'étudiant du deuxième, qui me faisait face... Enfin, le pseudo-étudiant qui, j'en avais la conviction, était lui aussi chargé de moucharder.

— Bonjour, monsieur Tanguy, vous m'avez l'air bien énervé... un problème ? me demanda-t-il avec sa mine ironique qui me choquait chaque fois.

Je regardais tour à tour Maria et Vincent, m'efforçant d'adopter une posture pour m'extraire rapidement de cette scène. ON cherchait encore à me faire enrager en provoquant une situation exaspérante ; ON voulait me pousser à craquer pour que je passe à des aveux que je ne cracherai jamais.

— Je vous propose de prendre une collation chez moi, ajouta Vincent avec un sourire bienveillant.

Son visage, ses gestes, tout me déplaisait chez lui ; la dernière fois qu'il m'avait invité à boire, il avait tenté de me saouler pour m'obliger à parler... Mais ça ne marche pas avec moi, j'avais fait semblant d'avalier mon verre, tout

en versant discrètement son contenu dans le pot de fleurs le plus proche.

— Merci, Vincent, mais je ne vais pas avoir le temps !

J'essayais de m'exprimer de la manière la plus détendue possible malgré la colère qui bouillait en moi ; ces deux-là se foutaient de moi, mais je ne pouvais pas leur répondre... Je décidai de remonter dans mon logement, sentant leurs regards dans mon dos suivre tous mes mouvements... Ça ne servait strictement à rien de m'exciter contre ces deux sous-fifres, me dis-je pour apaiser mon courroux. ON te les envoie juste pour te pousser à sortir de tes gonds et apparemment ON y arrive très bien.

Ça me rendait malade de me faire manipuler par ces deux minables, moi qui en connaissais déjà beaucoup sur le plan intox et manigances, mais ON les avait bien rencardés à mon propos pour savoir que je manquais aussi beaucoup de lucidité et de maturité.

Je rentrai dans mon studio envahi par la fumée de la poêle qui grillait sur la gazinière. Mon envie d'œufs au plat était passée, remplacée par un goût amer qui me remplissait la bouche : le goût d'une liberté en train de me fuir, d'un destin basculant progressivement vers l'abîme.

II

Je m'appelle Tanguy de Saint-Pierre, Tanguy en référence à la bande dessinée *Les Chevaliers du ciel* avec le duo Tanguy et Laverdure, que mon père lisait dans les années soixante et qui l'avait convaincu que son fils, grâce à son prénom, pouvait incarner la vie du héros ; comme vous le découvrirez plus tard, je ne l'ai jamais déçu à ce sujet... Mon patronyme, plus complexe, remonte à la vieille noblesse française et rurale, proprement balayée à la Révolution sans laisser de traces ni dans les livres ni sur le territoire. Ma famille ne se distingua pas non plus par son courage, les plus riches de mes aïeux ne tardant pas à émigrer en Amérique et les plus démunis cherchant à se diluer dans la masse pour se faire oublier.

Si mes ancêtres tentèrent de disparaître après la Révolution, ils ne purent s'empêcher de se reproduire entre eux pour soi-disant maintenir la lignée aristocratique ; quand je dis se reproduire entre eux, un nombre incalculable de produits consanguins naquit, sans gêner qui que ce soit ! Personnellement, chaque jour, je ressentais le poids de cet atavisme détestable qui détermina trop souvent ma destinée. Sans remonter des siècles en arrière, je me suis toujours interrogé sur mes origines et le fardeau génétique qu'elles représentaient.

Mon enfance s'est déroulée au sein d'une tribu de six gamins élevés dans une tradition catholique étouffante : je me demandais pourquoi mes géniteurs avaient décidé de s'encombrer d'une telle tripotée de marmots alors que nous ne jouissions pas d'un grand confort matériel, pour ne pas dire que les fins de mois se bouclaient de manière acrobatique avec le salaire unique de mon père, fonctionnaire des Ponts et Chaussées de Lyon ; mes parents ne s'étaient sans doute jamais posé la question, se contentant de s'inspirer du schéma familial en vogue chez les de Saint-Pierre !

Au lycée, ce déterminisme social me pesait, face à mes camarades qui paraissaient tous intégrés dans des familles épanouies sans les contraintes d'une fratrie débordante ni d'une précarité domestique gênante... Mon père répétait à qui voulait en convenir que notre nom exigeait de notre part des devoirs et des

comportements portant haut l'image de nos ancêtres. J'avais beau avoir une intelligence très limitée, j'avais quand même du mal à souscrire à de tels principes, mais à force d'entendre au cours des repas la liste de nos obligations sociales, déclinées avec enthousiasme par mon père, avec la caution silencieuse de ma mère, j'avais pourtant fini par y croire un petit peu.

Dans les histoires qu'il nous racontait, les personnages ne m'intéressaient que modérément ; je n'y voyais qu'un assemblage disparate d'individus cherchant surtout à briller par des valeurs morales auxquelles ils avaient adhéré sans se poser la moindre question... un peu comme mon père ! En fait, aucun n'avait construit un récit sortant de l'ordinaire, mais chacun avait suffisamment conscience de sa propre médiocrité pour l'utiliser en tant que puissant levier de prétention personnelle. Ça, je l'ai compris plus tard en réussissant à résoudre l'équation à trois inconnues de la destinée de mon père, combinant de hautes vertus spirituelles et une piètre existence sociale accompagnées de déviances mentales.

À la maison, l'éducation s'abattait au quotidien sur nous comme une chape de plomb : notre père passait son temps à nous tricoter des principes de vie faits de respect et de bienveillance qu'il n'appliquait pas à lui-même ; la peur que je voyais dans le regard de ma mère face à son mari me renseignait sur sa véritable personnalité : s'il tentait de nous élever dans une doctrine bien à lui, il ne ressentait qu'un violent mépris pour sa femme qu'il traitait à la manière d'une boniche. Son attitude me choquait souvent, et je ne comprenais pas pourquoi ma mère acceptait une telle situation.

Mais ce n'était pas là le seul héritage que mon père allait me laisser : élève timide et réservé, je n'arrivais pas à participer aux fantasmes de mes camarades, au sujet de leur attirance pour les filles ; ma sexualité semblait profondément endormie, sans orientation particulière. Un jour pourtant, j'étais allé attendre mon père à son bureau, voisin de mon lycée, en fin de journée ; je ne l'avais pas prévenu et je le regardais sortir dans une tenue inhabituelle qui surprenait chez lui. Il prit la direction des quais du Rhône sans s'apercevoir de ma présence ; je le suivis à distance, étonné de son comportement. Arrivé sur les quais, il s'avança vers un homme qui se tenait proche d'une pissotière ; après avoir échangé quelques mots, je les vis entrer ensemble dans l'édicule qui se referma sur eux. Je restais figé, tétanisé par la scène qui venait de se dérouler sous mes yeux, une scène qui allait plomber durablement ma sexualité : quelle place

pouvait bien avoir cette séquence dans le couple que formaient mes parents, quel sens donner à de pareilles pratiques ? Mon père n'avait, certes, plus aucune considération pour ma mère, mais comment vivre avec une épouse en ayant des rapports décalés à l'extérieur de son foyer ? L'instruction étriquée que j'avais reçue à l'époque sur les questions de sexe, basée sur des dogmes familiaux judéo-chrétiens, ne répondait en rien à une telle problématique. Ce jour-là, une sorte de couvercle de plomb se posa sur le creuset de mes désirs !

Cette anecdote me hanta longtemps, car en matière d'éducation sexuelle, j'avoisinais le zéro : la représentation de la relation entre un homme et une femme, je la voyais à travers le couple que formaient mes parents, dont la finalité avait été de faire des enfants. Je n'imaginai pas une liaison entre deux mecs, et surtout pas si mon père s'intégrait dans l'histoire. Naïf et imprudent, je m'en ouvris à ma mère :

— Tu comprends que deux garçons puissent avoir des rapports intimes ? lui demandais-je un jour où je me retrouvais seul avec elle.

— Quoi ? Mais arrête tout de suite ! Ôte-toi immédiatement ces idées de la tête... Dieu n'a jamais conçu de telles créatures qui sont des pervers immondes. Ne t'approche jamais de l'un d'entre eux, tu pourrais être contaminé.

Le chapitre fut vite clos malgré le fait que le virus semblait s'être déjà introduit dans le cercle familial ; pour ma mère qui vivait au quotidien sous le joug d'un mari tyrannique, conférer à ce dernier des tendances homos aurait été sûrement inintelligible et bouleversant. Le dogme religieux lui servait au final de pare-feu aux divagations et autres fantasmes du monde.